

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ÉLECTEUR

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CRITIQUE

Première année. — No. 133.

A. GUERARD & CIE.

Québec, 29 Décembre 1866.

## L'ÉLECTEUR

JOURNAL RÉDIGÉ DANS LES  
INTÉRÊTS DÉMOCRATIQUES.

PAR UN COMITÉ DE COLLABORATEURS.

PARAIT LE SAMEDI,

Au No. 47 Rue St. Marguerite, St. Roch.

### CONDITIONS D'ABONNEMENT.

L'abonnement est de \$ 1.50, par année, payable d'avance, pour la ville, et de \$ 1.00 pour la campagne. Ceux qui discontinueront devront le faire par écrit et un mois avant l'expiration de leur abonnement.

### Tarif des Annonces.

Toute annonce n'excédant pas dix lignes :

2 insertions	\$ 0.38
4	0.63
8	1.25
24	2.00
48	3.75

Toute annonce n'excédant pas vingt lignes :

2 insertions	\$ 0.50
4	0.85
8	1.50
24	3.00
48	5.00

Toutes lettres, correspondances, &c. doivent être adressées FRANCO, à A. GUERARD et Cie.

ÉDITEUR, Propriétaire, Rue Ste. Marguerite, No. 47.

## L'ÉLECTEUR.

Se vend chez M. E. Balzaretto, No. 39, Rue du Pont, St. Roch; M. G. A. Delille, Manufacturier de tabac, Faubourg St. Jean; M. Hardy, libraire, Basse-Ville; M. Bellerive et Laforce, Maison des Bains, Haute-Ville; M. Bastien, barbier, rue St. Joseph; M. Marier, barbier, rue St. Joseph; M. Crémazie, libraire; J. Williams's Barbier, côté du Palais; M. Wm. Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent, Montréal.

### CHANSON.

Je n'habite tente,  
Maison ni château,  
Le grand air me tente,  
Moi, je suis oiseau,  
Je chante.  
Ma vie indigente  
Est un lourd fardeau,  
Mais, je m'en contente,  
Moi, je suis oiseau,  
— Je chante.

### HOW

Chacun suit sa pente  
Jusques au tombeau,  
L'homme, seulement,  
Moi, je suis oiseau,  
— Je chante.

ALEXANDRE DUMAS.

## FEUILLETON DE L'ÉLECTEUR.

LE 29-DECEMBRE.

### UN AMI.

Rara avis in terris.

Deux classes de lecteurs sont priées de ne point lire ce récit : celle qui ne croit point à la délicatesse de cœur des hommes du peuple, celle qui ne se laisse émoouvoir que par des combinaisons péniblement torturées, par des inventions ou folles ou monstrueuses. Mon histoire n'est point écrite pour ces lecteurs : c'est une histoire toute simple, toute naïve. Ceux qui ne lisent point avec le cœur ne la comprendraient pas : donc, qu'ils s'abstiennent.

En 1833, il y avait dans la rue Rochouart un banquier dont la réputation de probité et d'intelligence ne connaissait point de rivale, soit à Paris, soit dans les départements. Cet homme s'appelait Jean Delaunoy. Sa fortune eût pu être immense, car toutes les affaires que cet homme avait faites pendant vingt années de sa vie avaient été fructueuses : mais comme il était d'une servabilité magnifique, comme pour toutes les misères humaines sa bourse n'était jamais fermée, Jean Delaunoy jouissait seulement d'une honnête aisance.

La crise qui, grâce à des craintes plutôt feintes que réelles, suivit la révolution de 1830, et entraîna la chute d'une foule de petits commerçants, porta une rude atteinte à la prospérité de M. Delaunoy, car toujours le banquier s'était fait un devoir de commanditer les commis ou les ouvriers qu'il jugeait assez habiles pour qu'il n'y eût pas témérité de leur part à courir les chances d'un établissement. Or, au milieu de l'émotion générale, quelques-unes des maisons commanditées par M. Delaunoy furent à la veille de suspendre leurs paiements. Il fallut venir à leur aide : de là une gêne profonde pour l'honnête négociant.

Cependant, quoique la tempête eût été violente, rien n'était désespéré, et à force d'activité, de persévérance et de courage, M. Delaunoy eût sans doute relevé la maison que son intelligence avait pendant vingt ans fait briller d'une éclatante splendeur. La mort ne permit pas que le travail refît cette fortune dissipée par le hasard. Au mois de septembre 1836, une phthisie aiguë enleva M. Delaunoy, qui mourut avec la douleur de laisser une orpheline de six ans.

Pauline Delaunoy avait dix-sept ans. Elle était à cette époque de la vie où, pour une jeune fille, l'appui d'un père, la tendresse d'une mère, sont choses à la fois délicieuses et nécessaires. Hélas ! Pauline n'avait jamais connu sa mère, à qui sa naissance avait coûté la vie, et tout à coup son père lui manquait !

Quiconque eût vu Pauline alors n'eût pu s'empêcher de prendre un profond pitié cette enfant, qui désormais allait s'avancer toute seule dans ce rude chemin de la vie où s'épuisaient les plus grandes vigueurs, où succombent les plus nobles courages. Quiconque eût vu cette jeune fille à la touchante pâleur, avec ses yeux bleus d'une douceur qui vous pénétrait l'âme, sa bouche toujours mélancoliquement souriante, ses cheveux d'un noir d'ébène qui descendaient lisses et brillants sur ses joues blanches, sa démarche languissante, sa taille frêle que le souffle du zéphire semblait pourvoir briser, se fut écrié sans doute : « Pauvre fleur ! brage, va t'emporter ! » Eh bien, sous cette débile apparence, il y avait un cœur froid et résolu. Pauline avait hérité de l'énergie paternelle. Quand elle se vit abandonnée à elle-même, elle comprit que si elle n'était

soit la douleur, la douleur la comprait. Elle releva la tête et renferma ses larmes. Le premier devoir qu'elle s'imposa fut celui de préserver le nom de son père de toute injurieuse atteinte.

Sa résolution fut promptement prise. Le mobilier laissé par M. Delaunoy, sans être somptueux, était considérable. D'ailleurs, Pauline n'avait-elle pas des bijoux, des cachemires ? n'avait-elle pas un piano, son piano à qui elle se plaisait à conter tout bas ses rêves, ses chagrins, ses espérances de jeune fille ? Elle décida, la noble enfant, qu'elle vendrait tous ces trésors à l'enfant, et qu'elle ne garderait pour toute richesse pour toute parure, que l'honneur du nom paternel, ce joyau jusque-là si radieux et si pur !

Bientôt le jour fatal est venu.

Pauline n'a pas voulu quitter la maison de son père ; elle n'a pas voulu que son sacrifice fût incomplet ; elle s'est promis de boire le calice jusqu'à la lie. De même qu'il y a peu de jours bravant ce cruel usage parisien qui défend aux femmes de rendre publiquement les devoirs, même à ceux qu'elles ont aimés, elle accompagna à pied le cercueil paternel jusqu'au champ du repos ; de même qu'après que la religion et l'amitié se furent éloignées, elle avait eu la subtile énergie de rester agenouillée, versant au bord de cette tombe encore ouverte des larmes avec des prières jusqu'à ce que le fossoyeur eût achevé son horrible travail, afin d'être la dernière à dire un tendre adieu à celui qui n'était plus, elle ne s'est pas désolée ce soit encore tout plein de souvenirs sacrés avant qu'eussent disparu pour toujours les muets témoins de son bonheur passé.

Mais elle a trop présumé de son courage, la sainte martyre !

A peine les vendeurs sont-ils entrés dans le temple, à peine la voix du crieur s'est-elle fait entendre, qu'une immense douleur s'est emparée de la pauvre Pauline. « Sa tête s'égare ; il lui semble que dans cette vente qui commence dans ce marché qui s'improvise, ce sont ses joies les plus mystérieuses, ses affections les plus pures, les baisers que lui prodiguait son père, les ravissantes paroles d'amour qui ont bercé son enfance, de son chéri de sa mère, que toujours elle honora d'un culte pieux dont son cœur est l'autel, ses pensées les plus intimes, celles qu'elle disait à Dieu seul, que l'on va mettre à l'enchère ! Il lui semble que c'est son sang dont on marchandise chaque goutte, son corps que l'on se partage ; il lui semble que c'est sa vie qu'on lui demande, son âme que d'infâmes acheteurs veulent avoir pour de l'or, elle frémit de honte et de désespoir, et la voilà qui, se couvrant le visage de ses deux mains, lui le hideux spectacle qu'elle avait cru pouvoir contempler face à face.

Oh ! c'est qu'en vérité c'est un hideux, bien hideux spectacle, que celui d'une vente à l'enchère ! Et d'abord, que d'émotions déchirantes et profondes dans le désordre et la confusion qui viennent s'étaler insolètement là où hier encore régnaient l'ordre et l'élégance ! A voir ces livres semés au hasard que prend et rejette une main indifférente, ces vêtements épars ça et là, encore chauds du corps qu'ils recouvraient naguère, ces meubles qui se sont amoncés les uns sur les autres, afin que la curiosité ait une place plus belle et plus commode ; ces armoires à demi vides, ces portes ouvertes dans toute leur largeur, et permettant aux regards indiscrets de pénétrer jusqu'aux fonds des saints réduits, ou l'amour de la retraite s'est réfugié de ravissants loisirs, ne diriez-vous pas que le vol, la peste, et l'incendie ont passé par là !

Mais non ! La foule, le vol, la peste, et l'incendie ont passé, la foule est grave et silencieuse, elle n'a que des pensées tristes et sévères. Ici

au contraire, il y a le bruit et la joie ; et quelle joie, grand Dieu ! Celle qui se manifeste par de scandaleux éclats, celle qui s'épanouit en grossiers bons mots, en plaisanteries de carrefour.

Et comment n'auraient-ils pas le cœur à la joie, ces honnêtes spéculateurs ? N'ont-ils pas calculé du premier coup d'œil tout ce qu'il y aura de bénéfice à réaliser sur ces coquettes fantaisies, qui toutes sont d'un usage pour ainsi dire indispensable, qui toutes ont des noms charmants, toutes un emploi certain, une valeur intrinsèque, et se payent bien au delà de leur pesant d'or, alors qu'elles sont achetées pour prévenir un caprice d'enfant ou de femme, pour être offertes à une mère, à une sœur, à une amie, et qui toutes ne sont plus que de vaines futilités, des folies anonymes, bonnes tout au plus à devenir la proie du feu, alors que celui qui les a payées les revend et que celui qui en a reçu le prix les rachète.

Ils ne croient pas mal faire, ces naïfs et honnêtes brocanteurs, en dépréciant du mieux qu'ils peuvent, c'est-à-dire à coups de leurs outrages les plus sanglants, de leur éloquence la plus fan-gueuse, les pieuses reliques qui attendent que la voix d'un commissaire-priseur les tarife. Tout à l'heure ils ne se sont pas même inquiétés de savoir quelle était la jeune fille qui avait apparue au milieu d'eux et c'est en toute innocence qu'en face d'elle ils ont mis à contribution leurs arsenaux les mieux fournis en facéties de tout équilibre pour railler agréablement le fauteuil sarrané qui fut le lit de mort d'un vieillard.

Qu'y a-t-il là d'étonnant ? Ils sont venus pour acheter ce fauteuil : donc ils le déprécient. De même vous allez les entendre déprécier les ornements de cette pendule de famille, l'acajou de ce poétique berceau d'enfant, les ciselures de cette coupe antique. C'est tout simple... Ils convoitent tout cela, ces honnêtes marchands : il faut bien qu'ils aient l'air de mépriser ce qu'ils désirent ; il faut bien qu'ils jouent leur comédie, qu'ils fassent leur métier. Oh ! je vous en prie, ne vous irritez point contre eux, car je vous assure que ce sont de bonnes pâtes d'hommes, d'aimables voisins, d'admirables gardes nationaux, de vertueux pères de famille. Il en est parmi eux qui font l'aumône, qui, dans l'occasion, rendent un service à un ami ; mais en ce moment ils n'ont ni cœur ni entrailles... Ils ne sont pas hommes, ils sont marchands !

EDOUARD LEMOINE.

(La fin au prochain numéro.)

Les personnes à qui nous adressons L'ÉLECTEUR sont priées de nous envoyer le montant de leur abonnement qui ne peut être moindre que de six mois. Si elles ne veulent pas s'abonner, elles sont priées de le renvoyer.

## QUEBEC :

SAMEDI, 29 DÉCEMBRE 1866.

L'Institut Canadien de Montréal a inauguré, lundi, son installation dans le bel édifice qu'il s'est fait construire sur la rue Notre-Dame. Cette solennité littéraire et scientifique s'est accomplie devant un public d'élite. C'est l'honorable M. Dessaulles qui a fait le discours d'inauguration, dans lequel il a fait, d'une manière élevée, l'histoire de l'institution ; il a parlé de ses déchirements intérieurs, de la lutte de ses membres contre le préjugé, et contre l'intolérance, du triomphe définitif de ses nobles efforts, et enfin du vif rayonnement qu'elle produit déjà sur le pays.

M. Dessaulles, qui a défendu l'Institut quand on l'accusait de receler des mauvais livres (ne pas confondre avec les livres obscènes) s'arrête un instant, dans son magnifique discours, sur la regrettable scission qui s'est opérée dans le sein de l'institution, et résume, en quelques phrases, cette question des mauvais livres. Nous en citerons quelques-unes.

Le public a vu, dit M. Dessaulles, à admettre que dans une association d'hommes faits, il faut une certaine latitude de travail et de pensée. Le système du collège, bon ou il existe, est plus applicable ici et nous ne pouvons l'accepter l'imposition. A des esprits formés, ou qui ont à se former définitivement aux affaires publiques ou à la pratique d'une profession et qui sont lancés dans le courant des affaires humaines, il faut autre chose que l'uniformité

calculée des règles rigoureuses préparées pour des enfants qui ont réellement besoin de direction. On ne peut former d'hommes instruits et capables si l'on passe le niveau sur les intelligences de manière à forcer celles qui peuvent prendre le plus d'e-sor à se maintenir dans la sphère des moins favorisés."

Voilà de quelle façon élevée et rationnelle M. Dessaulles a traité de l'existence d'institutions formées en dehors de celles qui n'existent que pour les intelligences qui ont besoin, comme certaines plantes, d'une température discrète, avant leur entier épanouissement au grand soleil de la liberté.

Si l'Institut Canadien de Québec avait mis en pratique cette grande pensée, il aurait grandi, il aurait eu, dans son sein, comme l'Institut de Montréal, une vie plus active, et partant plus expansive. Lui aussi doit sa fondation à une jeunesse intelligente ; lui aussi s'est développé sous l'action du talent et de l'énergie de ses fondateurs ; et la plupart de ses présidents ont laissé une empreinte ineffaçable dans les lettres et les affaires politiques du pays. Et cependant il est pauvre de chose : il n'est qu'un cabinet de lecture de gazettes dont le nombre décroît tous les ans, tant la plus stricte économie est devenue pour lui une question d'existence.

Quelle est la raison de cette déchéance ? Nous croyons la trouver dans l'intolérance qui y a régner presque sans aucun contrôle. C'est elle qui a inspiré ces commissions inquisitoriales (commissions dites de l'index ; c'est dans les procès-verbaux ; ) qui ont relegné les poètes au grenier quand elles ne leur ont pas fait voir le feu de près, comme Musset ; qui ont séquestré et déparéillé les Auteurs Latins ; qui ont fait disparaître, sans espoir de retour, un grand nombre d'ouvrages littéraires ; enfin qui ont fait subir à notre bibliothèque, formée sous les soins d'hommes intelligents comme l'honorable M. Chauveau et M. Fiset, par exemple, les plus outrageantes mutilations.

Voyez maintenant les deux Instituts : l'un ouvrant ses portes à la libre expression de la politique, de la science et de la littérature ; l'autre, donnant asile à l'intolérance, et à tout son cortège de petitesesses et de cafardises, et comparez les résultats.

## PIONNIER.

TEXTE : Ils (les démocrates) veulent la disparition de la peine de mort.

(No. du 7 Decr.)

O Pionnier, vous avez une rude tâche à remplir : c'est celle de nous détailler les articles du long programme dont vous avez bien voulu charger les épaules du parti démocratique. Car enfin, ce n'est pas avec une pétition de principes qu'on fonde une philosophie ; ce n'est pas avec une simple assertion comme la vôtre qu'on soutient une thèse, et ce n'est pas non plus avec cinq ou six mots, nous le croyons bien, qu'on fera pendre les démocrates ! Ils veulent la disparition de la peine de mort, dit le Pionnier ; concevez-vous rien de plus abominable ? Et pourquoi faire ? Pour ouvrir une large échuse à tous les crimes, apparemment. Le champ des suppositions est maintenant ouvert à l'imagination des lecteurs. Elle peut chevaucher à son aise : les démocrates veulent l'abolition de la peine de mort pour se préparer d'avance un bon petit gîte au pénitencier, avec leur système cellulaire, et quand ils seront arrivés à la réalisation de cette pensée criminelle (celle que le Pionnier formule en si peu de mots,) ils pourront alors développer sans danger la théorie de l'assassinat ! Quand on veut des suppositions on n'en saurait trop prendre !

Parlons sérieusement. Avec des gens comme vous qui érigez en crime une question qui a occupé tant de penseurs et d'écrivains convaincus, nous ne saurions perdre trop de précautions. Ainsi nous ne sommes pas encore assez naïfs pour citer Victor Hugo qui a dramatisé la condamnation à mort, l'échafaud et ses horreurs ; nous éviterons de parler de Bentham, de Rossi, de Beccaria même, quoiqu'il soit le premier publiciste qui ait mis en doute la légitimité de la peine de mort et proposé sa disparition du code pénal ; nous remonterons de suite à la source du Christianisme, de l'Eglise, si vous le voulez bien. Saint Augustin s'est exprimé contre la peine capitale ; il aime mieux laisser le repentir au criminel. Les premiers apôtres, saint Justin, Athénagoras, Théophile on dit : Les chrétiens n'assistent jamais à la punition des criminels, même condamnés selon les lois ; ils se croiraient souillés par la vue seule du sang humain. Il y a loin de là aux catholiques canadiens, qui s'élèvent contre l'honorable M. Langevin parce qu'il proposait une loi pour que la pendaison fût faite à huis clos. Et pourtant les chrétiens avaient à lutter, non contre de simples démocrates qui veulent l'inviolabilité

de la vie humaine, mais contre le paganisme qui faisait des supplices d'horribles jeux publics ! Encore une citation et se sera la dernière, pour aujourd'hui du moins : "Voyez-vous dans le troisième siècle, dit Villemain, comment saint Ambrôise, que l'enthousiasme populaire veut nommer évêque, essaye d'échapper à cette grande dignité ? Il vient, comme juge, prendre part à une procédure où la question est infligée à quelques accusés ; et par cela seul, il semble qu'il se profane lui-même et se rende inhabile à l'épiscopat. Bientôt, malheureusement, ces idées sublimes (sur l'échafaud et les autres supplices) s'altèrent..."

Vous voyez, ô Pionnier, que nous savons choisir nos autorités. Si les premiers chrétiens témoignant tant d'horreur pour le supplice de l'échafaud, c'est, qu'ils croyaient, comme la plupart des penseurs, de notre temps, que l'on retrouve dans tous les partis politiques, à son inefficacité. C'est sur ce terrain seul, et non celui de la légitimité, qui n'a presque plus d'adeptes, que nous nous plaçons pour déclarer au Pionnier, quelque soit la profondeur de notre perversité à ses yeux, que nous voulons l'abolition de la peine de mort parce qu'elle n'est pas nécessaire. Nous lui laissons le soin de démontrer l'efficacité de l'application de cette peine. C'est la seule punition que nous lui infligeons.

## LE DAILY NEWS ET LE COLLECTEUR DES DOUANES.

Le Daily News a critiqué cette semaine le rapport de M. Dunscomb, sur les causes qui ont amené certains naufrages dans le fleuve St. Laurent l'été dernier, et a mis en doute la compétence de ce Monsieur à conduire une pareille enquête. Cette fois encore ce journal a dépassé toutes les convenances en mêlant à son appréciation, tout-à-fait injuste, selon nous, des expressions insultantes à l'adresse de M. Dunscomb.

Nous ne relayerons pas de pareilles injures, sachant qu'elles manqueront toujours leur but, quand elles seront dirigées contre un homme comme l'honorable Collecteur des Douanes de Québec ; nous nous permettrons seulement de demander au Daily News pourquoi il crie si fort à propos de cette dernière enquête sur les naufrages. Il y en a eu une autre pourtant sur laquelle il aurait eu beau jeu de s'évertuer : c'est celle qui a siégé à la Maison de la Trinité, et dont faisait partie des hommes compétents comme MM. Vital Tétu, marchand de peaux et Duggan, avocat. Il aurait pu rendre quelque service au public en dénonçant une pareille commission formée d'hommes dont l'incompétence en matière de navigation est notoire. Mais aujourd'hui, c'est différent : on s'attaque à l'enquête de M. Dunscomb, parce qu'elle ne coûte rien ; on voudrait la déprécier, en atténuer les résultats pour arriver à faire revivre la commission de 1865 dont chacun des membres recevait dix piastres par jour ! On peut juger maintenant de ce qu'a coûté l'enquête sur les naufrages du trois-mâts barque Jenny Ber-taux, du brick Messenger et d'autres navires, à Portneuf.

M. Dunscomb n'avait qu'à poser des questions à des personnes compétentes qu'il avait droit de faire appeler devant lui ; et son rapport est basé sur leurs opinions et sur leurs renseignements. Que fallait-il de plus pour arriver à des conclusions pratiques ? Ce n'est pas la première fois d'ailleurs que M. Dunscomb s'est occupé de naufrages. Tous les ans, il fait un rapport circonstancié des sinistres qui arrivent sur le St. Laurent. Ce rapport, communiqué au gouvernement impérial, chaque année, atteste tous les renseignements, toutes les recherches aux quels se livre ce monsieur pour donner à son travail une forme vraiment pratique. Ce seul fait suffit pour démontrer que M. Dunscomb savait à quoi s'entendre sur la question d'une enquête à propos de naufrages.

Nous aurions pu cependant nous dispenser de parler de l'article du Daily News, car on connaît assez la position infime qu'il occupe dans le journalisme québécois.

## NOËL.

Mardi dernier, à minuit, les églises, pleines de lumières et brillamment décorées, fêtaient la naissance du Dieu Sauveur. Le monde catholique se retrempe cette nuit-là à la grande source du christianisme, et dépose aux pieds de Jésus la myrrhe et l'encens de ses prières. Il est minuit, le ciel est noir, mais les cœurs sont joyeux. Pourquoi ? Parce que quelque chose de mystique flotte dans l'air, car un sauveur, là-bas,

naquit sur la paille d'une étable pour le salut du monde. Quelle vérité! quel force! quelle grandeur!

Le jour de Noël il y a eu célébration du salut dans la jolie petite église des Révérendes Sœurs de la charité, et nous avons admiré l'esprit d'organisation qui règne parmi ces saintes filles. Un chœur, exercé par elle, fit, pendant le service divin, retentir les voûtes du temple: il redisait des louanges de celui qui naquit dans une crèche et mourut sur une croix. Les bonnes Sœurs s'avaient conduits les jeunes enfants, élèves. Tous ceux qui étaient là purent voir avec quel soin on veille à leur éducation et comme ils portent bien haut dans leurs coeurs les sentiments de la religion chrétienne.

Il nous fut impossible de laisser la chapelle sans admirer son architecture élégante et polie. C'est la plus belle église, à notre goût, que nous ayons à Québec. Elle est petite, mais les proportions sont si bien gardées, les lumières si discrètement ménagées et les ornements déployés avec tant d'art, que le cœur s'y sent à l'aise. Nous sommes ainsi faits, que l'âme emprunte pour ainsi dire à la majesté du bien où elle s'épanche.

Gloire aux Révérendes Sœurs de la charité! Dieu fasse que nous les ayons toujours au milieu de nous.

PAUL RIVIERE.

LA LETTRE DE L'HONORABLE L. J. PAPINEAU.

Une indisposition ayant empêché L'honorable L. J. Papineau d'assister à l'inauguration de l'Institut Canadien de Montréal, cet éminent patriote a adressé au président une lettre de pensées élevées pleines exprimées dans un style d'une fraîcheur charmante. Nous en détachons quelques fragments.

Quant une scission malheureuse détacha de votre corps plusieurs concitoyens parfaitement recommandables en dehors de cette erreur, ils furent poussés à le faire sous des circonstances que des études de ma retraite ne m'ont pas démontrées avoir été justifiables. L'esprit de tolérance et de conciliation aura permis l'oubli de l'injustice dont vous fûtes l'objet. La politique ne fut pas étrangère à ce petit coup d'Etat. Vous lui deveniez incommode. Vous formiez une phalange honnête et forte, démasquant et flétrissant les corrupteurs qui commençaient à s'introduire dans les élections, à s'installer dans le parlement. Vous faisiez l'éloge d'un passé récent, où ce mal n'existait pas, où ceux qui avaient défendu les intérêts canadiens l'avaient fait, non sans sacrifices, non sans dangers, non sans souffrance, mais l'avaient fait au moins sans peur et sans convictions. Leur cri de ralliement était le vôtre: **TOUT POUR LE PEUPLE, RIEN POUR NOUS-MÊMES.**

Ils avaient déjoué la politique tortueuse ou violente du bureau colonial, dont les moyens d'action étaient l'illégalité et l'arbitraire. Ils avaient formé une opinion publique compacte, convaincue, et proclamant que le gouvernement métropolitain était justement odieux dans cette colonie, par ses actes et par ses projets, tout comme il était et est encore justement odieux en Irlande, par une politique identique se résumant en insulte et en partialité contre les majorités dans les deux pays en complicité dans toutes les violences des minorités protégées.

L'amour de la patrie canadienne, la connaissance approfondie de son histoire, popularisaient au milieu de vous ces saines opinions, ces justes ressentiments. Les journaux, que la plupart d'entre vous patronnez, en faisaient ressortir la justice. Ils s'attachaient aux traditions nationales, à un passé véridique et grand, tandis que leurs adversaires commandaient un présent auquel ils rendaient louange pour subvention.

Le commissaire impérial avait dit: achetez les chefs et par eux maîtrisez cette population indocile. Le pernicieux conseil fut adopté. La politique corruptrice remplaça la politique brutale.

Heureux, messieurs, ceux qui, comme vous, peuvent se réfugier au fond d'une oasis littéraire, où le souvenir des humiliations que le pays a souffertes ne les poursuit pas sans relâche.

Quels accidents imprévus pourraient les écarter du droit chemin, dans lequel ils sont entrés avec tant de contentement, de si bonne heure, dont on leur a fait sentir tous les avantages, avant que les passions bouillonnantes de la seconde jeunesse ne viennent les tenter et essayer de leur persuader, que le sensualisme les récompensera

mieux que l'accomplissement du devoir? L'âge arrive où ils vont inévitablement cesser d'être sous la surveillance incessante des parents. Ils vont entrer dans des bureaux et des Universités, s'ils se destinent aux professions libérales, dans des voûtes et des magasins, s'ils se destinent au commerce, dans des bibliothèques et des chambres de lecture, s'ils se destinent à la littérature, à l'enseignement ou au journalisme, dans des ateliers s'ils se destinent aux beaux-arts, dans des boutiques s'ils ont à apprendre des métiers. Quelque soit l'état qu'ils doivent embrasser, ils ont des heures de loisir à passer. Les bibliothèques sont alors l'un des refuges les plus utiles et les plus protecteurs dans lesquels on puisse les pousser. Pour tous ces divers états il faut des bibliothèques spéciales qui traitent à fond des matières qui s'y rapportent. Grâce soient rendues à ces libérales associations qui fondent de ces dépôts précieux indispensables pour satisfaire les besoins spéciaux. Mais pour quiconque sera appelé à prendre une part active dans la vie publique il faut aussi de ces bibliothèques vastes qui font connaître quel a été l'état de l'esprit humain dans toutes les sociétés, si diverses, qu'a formées la race humaine dans tous les âges et dans tous les lieux. Elles ne peuvent avoir rien d'exclusif. Vous souhaitez que la vôtre petit à petit devienne telle. Rien de plus louable ni de plus utile.

Aimez l'étude dans la jeunesse, dans l'âge mur, dans la vieillesse, tous les jours qu'il vous sera donné de vivre. Les devoirs d'état remplis, réfugiez-vous-y avec empressement. La jouissance sans infidélité et sans satiété deviendra toujours de plus en plus vive. Comme nous le dit le plus sage, le plus savant le plus éloquent des orateurs latin, le Père de la Patrie, le vertueux Cicéron: "Acquérez la sagesse et le savoir, c'est un trésor que l'on ne pourra jamais vous ravir. Quelque haut que vous portiez votre honnête fortune et vos mérites, ces biens acquis par vous seront toujours la meilleure partie de votre juste titre au respect et à l'affection de vos concitoyens: et dans quelques abaissement que la fortune hostile ou l'injustice des hommes vous fasse tomber il vous resteront le plus fort rempart contre ces agents, la principale force qui puisse aider à porter le fardeau de la vie dans les afflictions plus amères qui suivent la mort de ceux qui vous sont chers."

Jusqu'à notre dernière heure aimons l'étude. Elle nous rendra plus facile et plus sûr l'accomplissement de nos devoirs, tels que nous les comprendrons en connaissance de cause, par conviction formée par la réflexion, et non pas simplement apprise par la répétition. Elle nous fera dire dans l'ordre politique: "LA PATRIE AVANT TOUT." La sainte formule sera redite à votre entrée dans la vie publique, répétée et mise en pratique à chaque pas que vous ferez dans la carrière; elle sera votre persuasion si sincère et si évidente que vous serez persuasifs, et sur votre lit de mort vous redirez la sainte formule à ceux qui devront continuer votre œuvre.

Montant des souscriptions en faveur des incendies de St. Roch et de St. Sauveur jusqu'à cette date.

Québec	56,123.00
Montréal	14,938.00
Trois-Rivières	205.00
Ottawa	1,765.00
Haut-Canada	8,350.00
de la Campagne	16,620.00
Etats-Unis	18,986.00
Prince Edouard	1,172.00
Nouveau-Brunswick	6,080.00
Nouvelle Ecosse	9,786.00
Angleterre Ecosse	151,856.00
France	438.00
Irlande	4,984.00
Allemagne	14.00
<b>Total</b>	<b>290,657.00</b>

- 65 charges de provisions
- 18 charges de marchandises
- 338 minots de grains
- 5,332 minots de palates
- 12,000 paires couvertes de laines.

PHARMACIE.

Nous ne saurions trop recommander l'établissement pharmaceutique de M. Z. Fortier et Cie, rue la Fontaine, Haute-Ville.

Ces messieurs sont les seuls agents à Québec, de la Compagnie l'ermière de l'établissement thermal de Vichy pour la vente de la célèbre Eau minérale de Vichy, et des pastilles digestives qui portent le même nom ont les propriétés acquiescées sont maintenant reconnues chez toutes les nations civilisées. On sait que cet établissement est la propriété du gouvernement français, et que le puisement des eaux, l'extraction des sels et de eaux minérales sont soumis à sa surveillance et à son contrôle. C'est une des garanties qu'offre les produits de la Compagnie dont l'action se manifeste dans les affections dyspeptiques. Quant aux pastilles de Vichy, elles agissent avec bienveillance sur les organes digestifs et prises avant ou après les repas, procurent de suite un soulagement aux estomacs les plus rebelles à la digestion.

On trouve à l'établissement de M. Z. Fortier et Cie, un remède contre la coqueluche, et son efficacité est si puissante, qu'on ne craint pas de garantir, la guérison de cette maladie en cinq jours. Enfin la pharmacie est considérablement pourvue de tous les remèdes et médicaments les plus nouveaux et les plus efficaces dont l'approvisionnement se fait principalement en Europe après les indications des meilleurs médecins de Québec.

MOUVEMENT DE L'INDEPENDANCE CANADIENNE.

L'Electeur, journal libéral de Québec, nous arrive toutes les semaines parfaitement remplis. De feuille caricaturiste qu'il était, il est devenu un organe politique dont le sérieux le dispute à la vigueur. Son dernier numéro contient un article sur l'indépendance du Canada qui nous inspire notre annonce au sujet de la brochure que M. Médéric Lanctôt va publier prochainement. Nous sommes heureux de voir un organe de plus s'enrôler sous le drapeau de l'indépendance. Nous le reproduisons pour le bénéfice de nos lecteurs, et nous le remercions en même temps des paroles flatteuses qu'il adresse à notre collaborateur.

L'Union Nationale.

L'INDEPENDANCE PACIFIQUE DU CANADA.

M. Médéric Lanctôt prépare en ce moment une brochure où il s'efforce de traiter, sous tous ses aspects et à fond, la question de l'indépendance du Canada.

Cette brochure paraîtra vers le quinze de ce mois. Elle est entre les mains des imprimeurs et sera publiée en même temps dans les langues française et anglaise.

Les journaux du Canada sont priés de reproduire cette annonce, et de la tenir dans leurs colonnes jusqu'à la publication de la brochure de M. Lanctôt.

LES HOMMES DU NORD.

C'est à un vieux guerrier du Nord que la renommée attribue ce mot fameux, qui caractérise si profondément la race teutonne: "Je ne crois ni aux idoles ni aux démons; c'est dans ma seule force de corps et d'âme que je place toute ma confiance." L'ancien cimeter portant une pinche avec cette devise: "Où je trouverai un chemin, ou je m'en ferai un," nous offre une expression, non moins énergique que la première, de cette vigoureuse indépendance qui jusqu'à ce jour a distingué les descendants des hommes du Nord.

En vérité, rien n'est plus caractéristique de la mythologie scandinave que d'avoir armé son dieu d'un marteau. Il ne faut pas grand chose pour dévoiler le caractère d'un homme, et l'on peut jusqu'à un certain point, quelque insignifiant que puisse paraître cette épreuve, juger de son énergie par la manière dont il frappe sur l'enclume. Il n'en fallut pas davantage à un éminent Français pour faire, en quelques mois, ressortir le trait caractéristique des habitants d'une certaine province, dans laquelle un de ses amis manifestait l'intention de s'établir et d'acheter des terres. "Gardez-vous-en bien, lui dit-il, je connais les gens de ce département; les élèves qu'il nous envoie à l'école vétérinaire de Paris frappent mollement sur l'enclume; ils manquent d'énergie, et vous n'obtiendrez jamais rien de satisfaisant du capital que vous placerez là." Belle et juste appréciation de caractère, qui pouvait en marquer

que d'un observateur exact et profond, et qui fait admirablement ressortir ce fait, que c'est l'énergie des individus qui fait la force de l'Etat et qui donne sa valeur au sol même, qu'ils cultivent. Comme le dit le proverbe: "Tant vaut l'homme, tant vaut la terre."

La culture de cette qualité est de la plus grande importance; car la fermeté de propos, mise au service d'une noble ambition, est le fondement de toute véritable grandeur de caractère.

Une bonne dose d'énergie rend un homme capable de s'occuper des détails les plus secs et des travaux les plus fatigants, et finit par le pousser au premier rang, quelle que soit la condition sociale dans laquelle le ciel l'a fait naître.

L'énergie, au demeurant, fait plus de choses que le génie, et expose à un moindre danger et à de moindres déceptions.

Ce n'est pas tant l'abondance des talents que la fermeté de propos, ce n'est pas tant la puissance de triompher des difficultés que la volonté de travailler avec énergie et persévérance, qui nous offrent en toutes choses de sûres garanties de succès; d'où il suit que dans le caractère humain l'énergie est véritablement la puissance pivotale, en un mot, l'homme lui-même. C'est elle seule qui donne l'impulsion à ses actes, l'âme à ses efforts.

Elle offre un point d'appui à toute espérance légitime; et c'est l'espérance qui, à son tour, donne à la vie son vrai parfum. Parmi les reliques de Battle-Abbey, abbaye qui fut élevée par Guillaume le Conquérant sur le lieu de la bataille dite d'Hastings, se trouve un casque brisé portant cette devise: "L'espoir est ma force," qui pourrait être vraiment notre devise à tous. "Malheur au lâche!" dit le vrai guerrier; et il n'y a pas, en effet, de bénédiction qui vaille la possession d'un cœur vaillant.

Alors même qu'un homme succombe dans ses efforts, ce lui est une grande satisfaction que de pouvoir se dire qu'il a fait tout ce qu'il pouvait.

Dans la vie de chaque jour, rien n'est plus encourageant et plus beau que de voir un homme opposer la patience à la douleur, triompher par la seule force de son caractère, et, quand ses pieds saignent et que ses genoux fléchissent, marcher encore, soutenu par son courage.

S. S.

(Du Nouvel Illustrée.)

VARIETES.

Une laitière comparait devant le tribunal correctionnel comme prévenue d'avoir falsifié de la crème. Elle soutenait de toutes ses forces que sa crème était plus pure que la blanche hermine.

—Vous niez! fit le juge; quand nous pourrions vous dire comme Galilée: "Et cependant elle tourne!"

Le père de John Adams, un des présidents des Etats-Unis, était un digne savant qui avait l'intention d'élever son fils dans la même profession; mais voyant, dit-il, que je ne pouvais venir à bout de lui faire faire une paire de souliers, je l'ai envoyé étudier les sciences.

Dans un catéchisme un prêtre demandait à un enfant combien il y avait de dieux.

—Il y en a quatre, répondit l'enfant.

—Comment, quatre! il y en a que trois; comptons ensemble: le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ça fait trois et non pas quatre.

—Mais, monsieur le curé, ainsi soit-il, c'est donc un saignant!

—Le député du comté de M...lm a-t-il du talent?

—Lui? Il est éunuque dans son genre.

Questions grammaticales. Quelles sont les parties régulières d'un discours? La langue, le palais et les lèvres. Qu'est-ce qu'une lettre d'amour? Un article indéfini. Une lettre de créancier? Un article défini. La plainte d'un écolier contre son camarade? Un accusatif. Le camarade fouetté? Le vocatif. Le maître qui fouette? Le subjonctif qui gouverne à la fois l'accusatif et le vocatif.

L'amour présente entre l'homme et la femme

la même différence qui existe entre un prêt et un don. La femme donne, l'homme ne fait que prêter. Le prêt est pour un moment, six mois, six ans. Mais le don de la femme est pour la vie.

Un feuilletonniste, Jules de Prémarmy, a dit: Le premier verre de gin est une chanson, le second une élégie, le troisième un De Profundis.

L'effeciation est la caricature du naturel.

Un homme qui avait beaucoup voyagé, mais conservé une grande simplicité d'esprit, raconta dans un salon qu'il avait rencontré en Chine deux femmes plus laides que tout ce qu'il avait jamais vu au monde. Puis remarquant dans la société deux antiques demoiselles fort laides, et craignant qu'elles ne prissent pour elles le mauvais compliment, il ajouta: Il est bien entendu que j'en excepte les personnes présentes.

Une conversation surprise dans une auberge: —Ainsi donc, Patrick, vous avez été marié trois fois?

—Oui, Billy, trois fois. —Et laquelle des trois femmes avez-vous préféré?

—Ma foi, Billy, voilà la chose. Bechy O'Brien, que j'épousai en premier lieu, était une bonne femme—hélas! trop bonne—aussi tomba-t-elle malade; puis elle mourut et le bon Dieu l'emporta. Alors j'épousai Bridget Flannegan. C'était une bien vilaine femme; elle tomba malade, mourut et le diable l'emporta.

—Et la troisième?

—Fou que j'étais de prendre chez moi Margaret Hageity! celle-là était pire que Bridget; elle avait un caractère affreux—si affreux que ni le bon Dieu, ni le diable n'en ont voulu et que j'ai été obligé de la garder pour moi-même!

Et, en disant ces mots, Patrick cherchait à noyer sa tristesse dans des flots de Whisky.

A propos d'élections: —Pourquoi donc, disait l'autre jour M. X..., électeur de la paroisse de... à M. Z..., débitant de bière et de liqueurs dans la même paroisse, pourquoi donc, vos clients et amis vous appellent-ils toujours petit tripon!

—C'est pour qu'on me reconnaisse de mes confrères, qui sont tous de grands coquins!

LE GLANEUR.

ANNONCES

THIBAUDEAU, THOMAS & CIE. IMPORTATEURS DE MARCHANDISES Anglaises, Françaises, Allemandes, Americaines, etc.

A l'encoignure des rues St. Pierre et Sous-le-Fort, Québec, à Montréal, Thomas, Thibaudéau et Cie; à Manchester, Thomas et Thibaudéau.

A VENDRE OU A LOUER.

POSSESSION IMMEDIATE.

Une maison à deux étages, en pierre de taille, sur la rue de la Reine, No. 101.—Termes de paiement faciles et titres incontestables.

S'adresser à M. Joseph Breton, rue Richardon ou au notaire soussigné.

FRANS. HUOT

QUEBEC, 22 DÉCEMBRE, 1866.

12 Rue du Pont.

ETABLISSEMENT

DE ALFRED VENNER

AU BAS DE LA RUE GRANT, ST. ROCH.

Cet établissement, où sont installées les meilleures machines à vapeur pour scier, évider et raboter le bois de construction de maisons, prend chaque jour un accroissement considérable, et est mis en état de satisfaire avec promptitude et libéralité aux commandes qu'on voudra bien confier à son propriétaire. L'étendue du terrain sur lequel est érigé ce bel établissement industriel permet à M. Venner d'y garder un assortiment considérable de bois et autres matières propres à construire et qu'il peut disposer à des conditions on ne peut plus libérales.

M. Venner prend occasion de remercier sa nombreuse clientèle de l'encouragement qu'il en a reçu, et tâchera d'y répondre avec le même empressement et la même libéralité.



A. SAVARD.

MORLOCER DE LA MARINE.

60 RUE ST. PIERRE 60.

BASSE VILLE.

Réparations de Chronomètre, Montre, Pendule, Baromètre, Boîte-à-Musique, &c., faites avec soin et à des prix modérés.

N. B. La réputation d'habileté dont il jouit, et la longue expérience qu'il a acquise dans son art, lui font espérer qu'il donnera pleine et entière satisfaction à ceux qui l'honoreront de leur patronage.

C. NOREAU.

MORLOCER & BIJOUTIER,

RUE DU PONT, ST. ROCH,

QUEBEC.

Tient constamment un assortiment de Bijoux, tel que: MONTRES, BAGUES, BRACELETS, &c.

C. N. Exécute et répare tout ce qui concerne la Bijouterie.

T. GASTONGUAY,

PHOTOGRAPHIE.

43 RUE ST. JOSEPH, ST. ROCH DE QUEBEC.

Cet établissement est aujourd'hui en état de rivaliser, par la ressemblance et la perfection de ses portraits avec aucun atelier de première classe.

N. B. Il offre en vente, la photographie du terrain dévasté par le terrible incendie du 14 octobre, qui excite l'étonnement et l'admiration.

S. D. VACHON.

PROFESSEUR DE MUSIQUE.

Donne des leçons sur le Violon, Violoncelle, Guitare, &c., à domicile.

S'adresser chez Jos. Lyonnais, Luthier, No. 32, rue St. Joseph, St. Roch, Québec.



MAGASIN DE CHAUSSURES

JOSEPH LECLERC.

32 Rue Craig, St. Roch, 32.

Possède un riche assortiment de chaussures pour Dames, Messieurs et Enfants, faites avec tout l'art possible. Prix modérés.

RECOMMANDATION.

L'imprimerie de L'ÉLECTEUR exécutera tous les travaux typographiques qu'on sera disposé à lui confier; elle apportera la plus intelligente activité à satisfaire les personnes qui voudront bien la favoriser de leurs commandes.

A. GUERARD & CIE.